

L'ESPAGNE EN MOUVEMENT: UNE FIÈRE LEÇON...

En 1936, Léon Blum étant au pouvoir, les socialistes français étranglaient la Révolution espagnole en décrétant la non-intervention.

En 1956, Guy Mollet étant au pouvoir, les socialistes français entraînent le pays dans la sanglante aventure d'une guerre de reconquête coloniale - ce qu'aucun gouvernement de droite n'aurait osé faire.

Triste destinée d'un parti qui se voulut être le parti de la libération ouvrière et qui n'a accédé ou n'accède au pouvoir que pour y accomplir les besognes dont ses adversaires eux-mêmes ne veulent point se charger...

Ah! comme on eût aimé, en ces dernières semaines où le triumvirat Mollet-Lacoste-Lejeune décrétait l'inutile sacrifice des jeunes Français, jetés criminellement dans la fournaise algérienne et offerts en pâture à l'insatiable appétit des colonialistes, comme on eût aimé entendre s'élever publiquement une voix socialiste pour dénoncer le crime.

Une voix, une seule qui, à tout au moins, eût sauvé l'honneur du socialisme...

Récriminer serait vain, s'indigner serait inutile. Il appartient seulement à ceux pour qui le socialisme est autre chose qu'un panneau électoral, de dénoncer cette nouvelle trahison.

Mais mon propos n'est pas aujourd'hui de mettre en accusation le parti de Jean Jaurès - de Jean Jaurès à qui une mort prématurée épargna sans doute la déchéance de ses successeurs.

Si j'ai établi, en tête de cet article, un parallèle entre deux événements que séparent vingt années, c'est moins pour montrer la permanence dans la faillite du socialisme politique et parlementaire que pour illustrer les attitudes de deux peuples.

L'un, le peuple français, est libre - autant qu'on puisse l'être dans une société capitaliste. Il a ses journaux, ses syndicats, ses organisations. Il peut protester, manifester, s'opposer, dans le cadre étroit de la légalité et, en dehors d'elle, avec des risques assez minces.

Or, il se tait. Devant l'agression dont il est la victime - non de la part du peuple algérien, mais de ses propres politiciens et militaires - il courbe la tête, subit la honte, endosse l'uniforme et s'en va passivement mourir sous le soleil d'Afrique pour la plus détestable des causes.

L'autre, le peuple espagnol, est captif. Depuis près de vingt ans, écrasé par une féroce dictature, il végète dans l'ombre étouffante d'une Espagne inquisitoriale, transformée en une vaste prison. Il n'a pas de journaux, pas de syndicats, pas d'organisations. Il n'a aucun droit légal de s'exprimer, de manifester, de cesser le travail. Et, hors la "légalité" qu'impose à l'Espagne martyre l'insolent triomphe de ses aristocrates, de ses militaires et de ses prêtres, les risques sont lourds.

Or, malgré cela, le peuple espagnol ne s'abandonne pas: périodiquement, il relève la tête, jette un défi à ses bourreaux et, en des élans magnifiques jaillit des profondeurs populaires, nous donne des leçons dont nous n'avons pas lieu d'être fiers.

Devant ce spectacle, on se prend à rêver. A rêver, par exemple, d'un vaste mouvement de grève qui, à

l'annonce du rappel dès disponibles, eût soulevé la France. D'un mouvement de grève semblable à celui qui vient de déferler en Espagne...

Pauvre France! Héroïque Espagne!

Sur la terre d'Ibérie, baignée par le sang des Francisco Ferrer des Ascaso, des Durruti et des dizaines de milliers de compagnons qui, sans jamais fléchir ni désespérer ont lutté pour conquérir la liberté, des mains nouvelles reprennent sans cesse le flambeau qu'abandonnent ceux qui tombent dans la lutte.

Il y a dix-sept ans, Franco triomphait dans une Espagne qu'un million de tombes fraîches transformaient en un vaste cimetière. Vaincu par la coalition des fascismes et la lâcheté des démocraties, les derniers combattants de la liberté prenaient le chemin d'un exil qui devait les disperser à travers le monde.

Le général félon pouvait croire sa victoire définitive; tous ses adversaires étaient morts ou hors d'Espagne.

Dix-sept ans ont passé. Des profondeurs du peuple espagnol, de nouvelles générations ont monté et, magnifiquement, elles ont trouvé en elles-mêmes les raisons de poursuivre la lutte, comme elles ont retrouvé intact l'héritage séculaire de la révolte.

Dans ce monde du XXème siècle où les peuples n'échappent à l'immobilisme grégaire des esclavages que pour se jeter dans de vaines et sanglantes aventures nationalistes, dans ce monde moderne où les raisons d'espérer ne sont pas tellement nombreuses, l'héroïque Espagne et son peuple indomptable restent l'une des plus valables d'entre elles.

Compagnons de la Liberté et de l'Anarchie, mes frères vous que l'exil entraîna dans une course errante à travers le monde, vous qui n'avez jamais ni accepté la servitude ni désespéré de l'avenir, voici que s'approche inexorablement l'heure où s'effondrera dans la boue de ses crimes le pitre aux mains sanglantes, l'ami de Hitler, de Mussolini et de M. Foster Dulles.

Ce jour-là, vous retrouverez - et nous retrouverons - l'Espagne telle que la forgèrent vos luttes, comme vous retrouverez vos fils inconnus demeurés fidèles aux mêmes traditions révolutionnaires qui vous firent choisir le combat libérateur.

Et ce jour là, l'Espagne redevenue elle-même reprendra sa marche en avant vers un libre et authentique socialisme.

Maurice FAYOLLE.
